

À LA SURFACE DE L'ÉTÉ

DANS LA MÊME COLLECTION

Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.

Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.

Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.

Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.

Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.

Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.

Laurence Werner David

À LA SURFACE DE L'ÉTÉ

Triptyque romanesque



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02626-7

DERRIÈRE LA MONTAGNE

La visite, 2010

9

Antoine a du mal à rester en place. Il a la sensation de déambuler au milieu d'herbes chaudes, fluctuantes, provoquant une ivresse fiévreuse qui, malgré lui, le ravit.

Ce soir il reçoit quelqu'un qu'il n'a pas revu depuis longtemps. Une jeune femme, pas même une amie, une femme qu'il a recontactée il y a un mois pour traduire un court texte romanesque qu'il a écrit au printemps dernier. Heathcliff de Hurlevent est le prototype de l'homme-animal, entier, brutal qu'il met en scène dans son livre et qu'il défend comme un chien son maître.

Dans la vie, Antoine n'a rien de démesuré. Bouillant, désinvolte, altruiste, rarement violent. Jamais excessif. L'excès est plus acceptable dans les romans que dans la vie. Celui qui porte l'excès dans ses nerfs déconcerte Antoine jusqu'au malaise.

Le ciel est éblouissant. Il lui rappelle la phosphorescence du massif de la Vanoise qu'il a quitté deux jours

plus tôt, ce blanc surnaturel exceptionnel de ce côté des Alpes.

La jeune femme qu'Antoine va recevoir a un peu de retard. Et puis, au pas de la porte, L. surgit dans son chemisier d'été. Les sourcils froncés, elle attend qu'Antoine l'invite à franchir le seuil, réglant ses pas sur les siens jusqu'au salon où, sur une table en bois, elle déballe ses manuels de pratique anglaise, et ses cahiers d'étudiante. Rien n'indique sa nervosité : gestes lents, sans calcul, indécis plutôt que précautionneux, des gestes qui semblent pouvoir se déployer sans fin. Elle pose ses lunettes fumées au bord du miroir, là sur la table. Elle ne questionne pas Antoine sur sa vie, ni sur ce qu'il est devenu, comme s'il ne dépendait pas uniquement d'elle qu'elle s'intéresse à une personne qu'elle a, au fond, presque oubliée.

Elle a sorti ses notes, des trentaines de notes scotchées entre elles, elles-mêmes annotées et pour la plupart ratées. Un puzzle de phrases anglaises qui l'étouffe et le panique un peu compte tenu du temps que lui a accordé son éditeur franco-américain. D'abord il décide de s'attacher aux mots dont le contexte est encore tout frais. Il s'en rappelle un : « saloperie ». Saloperie est devenu sous la plume de la traductrice : « scrap ». Au téléphone Antoine a déjà mentionné à L. d'autres termes dont la signification dans la version traduite a été atténuée. Il lui précise qu'il est important de garder intacts les mots relatifs au lexique de la pourriture ; ne pas hésiter à conserver les tournures familières, voire vulgaires, qu'il a décidé de mettre dans la bouche d'Heathcliff. L. connaît le personnage de la romancière anglaise – elle voit en lui un séducteur, un maître en son domaine. Comment

ce maître vengeur pourrait-il être l'emblème de la farce tragico-comique qu'Antoine veut faire triompher ?

Elle dit « oui », sans noter pour autant la suggestion.

Les coudes calés sur la table, Antoine parcourt d'autres paragraphes. L. s'est replongée dans ses feuilles, les mains lissant le papier avec une grande habileté : un artisan polirait de la même manière un objet qu'il a estimé laborieux à exécuter et qu'il a fini par dompter.

Elle ne lit pas. Elle attend.

« This, that, these... » dit Antoine, déconcerté par le démonstratif qu'il assure n'utiliser jamais, et qui noie tout un chapitre. Par ailleurs, il remarque, et cette fois sur toute l'étendue du texte, l'ultra-temporalisation des actions qui se suivent dans une même phrase alors qu'il prend un soin infini à ce qu'il n'y ait qu'une conjonction par phrase.

« En anglais, cela sonne froid », répond L.

Quand elle ne parle pas, c'est un effort contraint.

Quand elle parle, l'effort est encore plus manifeste.

Le port droit, personnage monolithique dans son chemisier à carreaux, elle ne réagit pas aux attaques nuancées mais répétées d'Antoine. Elle sait s'y prendre avec une langue étrangère, s'y calfeutrer est un exercice qu'elle pratique depuis toujours. Sa pensée même est bâtie en forme de thèmes et de versions : derrière une langue s'enveloppe l'autre, l'une couvre l'autre comme le terreau d'une maladie délicieuse et pernicieuse dans laquelle aucun rire ne fuse. Peut-être, dans ces moments où elle tient tête avec trop d'aplomb, sourit-elle, au bord de l'excuse.

Elle tient, elle peut tenir, elle a du bon sens. Elle sait comment les choses passent d'un bord à l'autre. Littéralement,

elle enferme un litre de mots doubles par jour, les presse, les précipite d'une langue à l'autre, dans son corps qu'elle étire jusqu'à la colonne vertébrale, jamais trop d'un bord, jamais trop de l'autre. Elle ne frôle pas les limites. Elle réserve ces zones troubles à ceux qu'elles attirent et qu'elles fascinent : elle se garde bien d'être sur le tranchant des limites, car on n'en émerge pas toujours. Elle veut répondre à des valeurs qui lui permettent de rétablir rapidement la réversibilité des choses.

La double langue. L'organe. Une nébuleuse à spirales comme dans une nuit étoilée de Van Gogh. Le trop de silence bombe son corps, ses seins frêles. Le regard n'est surtout pas suspendu aux cieux, ni vers la grande étagère de livres : le regard est agrafé au regard.

Peut-être se demande-t-elle ce qu'elle fait là, chez cet homme qu'elle considère comme un érudit, un peu mystérieux, mystérieux transparent, un homme sans femme, sans personne, prudent bien qu'il puisse se mettre à discourir sur tous les sujets des plus pointus aux plus populaires, s'emballer contre, s'emporter pour. Ce qu'elle fait là ? Elle qui était autrefois la compagne de Martin, l'ami de lycée d'Antoine. Ce qu'elle fait là ? Elle qui aurait pu choisir de n'y être pas.

Peut-être que non. Elle n'a pas eu à choisir.

« Tu as les défauts de tes qualités », livre Antoine dans une intimité soudain plus forte.

À force de sérieux, le résultat est soigné mais manque d'envergure. Les défauts voulus du texte ont été remaniés, corrigés. Aux nébuleuses d'Antoine, L. a créé des notes de

bas de page ; les néologismes ont été étouffés dans des périphrases explicatives ; les répétitions effacées, supplantées par des synonymes accommodants.

La confusion ne se lit pas sur le visage de L. C'est comme si dans un premier temps, son esprit et son corps résistaient à peine à l'attaque, étaient presque en accord avec elle au lieu de pourfendre et de suspendre. Et puis finalement, au bout d'un temps suffisamment long pour qu'il semble être un accord mûri, elle dit « oui ». Antoine a déjà entendu ce « oui » à plusieurs reprises au téléphone. Mais le texte, à l'arrivée, a été retourné vierge de corrections.

Elle dit :

« J'ai perdu très peu d'informations.

J'ai cherché un équilibre.

J'ai pensé ne pas trahir.

J'ai profité d'une direction.

J'ai pensé ne pas trahir. »

Antoine disparaît dans la cuisine. Dans une coupelle, il s'applique à mettre en ordre des petits gâteaux aux dattes et aux noix pour accompagner le thé. Quand il revient dans le salon, elle est sur le divan, cahier, manuels et feuilles volantes à plat sur ses genoux. Repliée sur elle-même. Elle est la même, la même depuis une heure, la même depuis quatre ans. Cette fille exaspérante et fascinante se concentre, assise sur le divan. Il y a longtemps que quelqu'un ne s'y était pas assis.

De nouveau Antoine a la sensation qu'une masse d'herbes baignée d'une violente lumière le soulève lentement, bizarrement, presque à la dérobée.

Pendant des semaines, son ami Martin avait littéralement habité ce divan. Antoine l'avait vu tétanisé par l'angoisse, la tête amarrée aux coussins, le buste calé entre d'épaisses couvertures, sans livre, sans boisson, évitant les repas du soir, parant surtout le moindre bouillon sonore qui lui rappellerait trop cruellement ses dates de concert qu'il venait d'annuler la semaine d'avant, revendant dans la foulée sa basse de viole. D'une certaine façon, Martin avait réussi à ralentir à l'extrême le fréuissement du dehors : une expérience du temps faite d'actes répétitifs et de silences somnambules alors qu'Antoine, cet été-là, il y a quatre ans, respirait au grand jour, assuré que son ami finirait (il suffisait pour cela de mettre un pied dans les rues de Paris) par reprendre forme et ferait culbuter son angoisse et son très grand chagrin dans l'oubli.

Martin sortait quelquefois de sa torpeur, il catapultait de questions Antoine sur tout ce qui touchait les couples qui se déchirent, les séparations. Rien d'autre ne pouvait retenir son attention.

Antoine citait alors deux ou trois histoires de couples d'amis, et rien ne vibrerait. Ne pouvait-il rien confier d'un peu plus personnel? Descendre de son piédestal d'autant plus asphyxiant qu'il ne semblait pas fait de froideur? Martin n'avait que faire d'anecdotes lointaines, il pouvait les lire dans n'importe quel magazine, les entendre dans n'importe quelle discussion de café. Il voulait qu'Antoine ait la volonté

de faire ressurgir un souvenir ancien pour l'épauler peut-être, pour constater que la vie tire vers le gris plutôt que vers le noir, mais que connaissait-il d'amours passées chez Antoine qui aurait pu le troubler, le dissoudre comme un cristal lisse dans une grande masse d'eau ?

Martin avait attendu une vérité particulière. Les vérités universelles l'assommaient, n'influaient en rien sur ce qu'il aurait voulu reprendre en main : une seule confiance sur la vie intime d'un ami, croyait-il, l'aurait sauvé.

Mais Antoine lui avait seulement dit : « Tu trouveras quelqu'un d'autre, de plus intelligent, de plus amusant. Oui quelqu'un qui aura beaucoup plus de joie à t'offrir. »

15

Du thé humecte la lèvre supérieure d'Antoine. Pour la première fois, il tente une question qui touche à la vie de L., relative à ses études de traductrice. Il répugne à ce genre d'intrusion, mais quelque chose d'inconnu, une saveur furtive, forte, échauffante l'arrache à sa répugnance.

« J'espère qu'en septembre j'obtiendrai mon diplôme, dit-elle. Il me tarde de retourner vivre en Angleterre.

– Tu habites toujours à Boulogne chez ton oncle ? poursuit Antoine, impatient de recevoir une nouvelle réponse.

– Oui, toujours », répond-elle, après un temps.

Ses feuilles sur les genoux ne sont pas retenues par ses mains qu'elle a pliées sur son ventre. Son rose à lèvres, ses petites mèches travaillées au séchoir, sa manière de tourner le pied d'une façon souple, ses pupilles qui pétillent dans le soleil de fin d'après-midi : tout cela imite presque à la perfection les qualités physiques de celle qu'il n'a pas oubliée.

Sur la tenture du salon, au-dessus du bureau d'Antoine, la carte d'un collègue anglais est punaisée. L. la frôle de la main.

« Tu es allé à Oxford? dit-elle avec impatience.

– Non, pas moi. Martin. »

Buste, gorge, menton, droits. Sans raideur, juste droits, bien étagés. L. n'est pas inaccessible. Elle n'est tout simplement pas là. Et pourtant, c'est imperceptible, mais son pied semble battre la mesure.

« Veux-tu que nous revoyions la traduction une autre fois? »

Bien sûr qu'ils vont se revoir, tous les jours s'il le faut, il y a tant de corrections à apporter, tant de mots tabous sous couvert de perfectibilité à soulever et à affronter. La question de L. lui paraît déplacée, à moins qu'elle ne soit chargée d'une ironie très contenue.

L. a produit un travail poussé de clarification, de précision, de stabilisation du texte. Que cherche-t-il encore?

« J'ai cuirassé le texte », dit-elle.

Elle a tout fait pour me satisfaire, interprète-t-il.

Comment, devant ce sérieux, Antoine peut-il s'autoriser à manifester la moindre insatisfaction?

Le pied de L. balaie l'air, trace des ronds liquides, sans dégagement possible.

Elle scrute la petite bague d'enfant à son auriculaire, elle ne se plaint pas, elle attend, lisse une mèche noire, est-ce un plaisir qu'elle s'offre? Dans le paysage où elle se cale comme sous un parasol, personne ni rien d'immédiat ne lui fait mal. Elle attend qu'on lui intime l'ordre de partir. Un ordre, par extraordinaire un ordre pourrait lui être donné, juste un

tout délicat ; serait-ce un plaisir si cet ordre cinglait la dureté du souvenir, forme et odeur du passé qui semblent appartenir à une autre vie sans valeur, à une autre qu'elle, forme et odeur inintelligibles, fragments d'elle-même sans doute mais qu'elle devine moins paisibles qu'une soirée d'été ? Si seulement n'existait, dans les souvenirs, que de simples soirées d'été... Est-ce que la quantité d'années passées avec quelqu'un compte ? Est-ce que cela aurait dû compter ? Ou la quantité d'années peut-elle valoir autant qu'un seul jour, un jour comme aujourd'hui, qui vous alourdit les veines, vous accuse tout en vous mettant en valeur, vous dévisage, vous réduit à éprouver un mal à propos duquel vous n'avez rien à dire, vous n'auriez jusque-là jamais rien eu à dire ?

17

Le Bien, le Mal, l'intéressent.

Cela n'a jamais préoccupé Martin.

Antoine verse du thé. En renverse. Il évoque la passion d'Heathcliff pour Catherine Earnshaw, sa brutalité haineuse qui l'empoisonne. Il dit que lui-même quand il est rentré du chalet familial, assis dans le train de Chambéry, a été empoisonné pendant plus d'une heure par une agressivité tenace. Il se demande pourquoi cela est arrivé au moment où il pensait justement au corps d'Heathcliff, alors qu'une averse de lumière aveuglait la vitre, une incroyable rage l'a gagné, oppressant son épaule à coups répétés. Il se demande pourquoi il regarde L. avec tant de dureté depuis qu'il pense au chalet familial.

« Je ne sais pas ce que tu attends exactement de moi », dit-elle. Le cœur d'Antoine se met à battre. Il se raccroche à l'histoire de Hurlevent, se concentre sur l'angoisse fascinée

de Catherine Earnshaw, angoisse qui empêche Catherine de regarder de face le visage de son amant. Étreintes qui tuent Catherine déjà très malade. « Voracité, voracité », martèle Antoine qui anéantirait, s'il le pouvait, le bohémien, les landes du Yorkshire et, absurdement, toutes les Alpes dans un même assaut.

Les reflets sur la table basse ont changé : la tache incrustée tout à l'heure dans le bois a disparu. Objets et livres du salon se déplient comme après une nuée d'orage. Le thé a un goût douceâtre. À force d'être contemplé, le liquide vert au fond de la tasse s'est figé comme de la glace.

« Le plus difficile, lâche L., c'est de conserver intacte l'origine des choses. De ne jamais s'en éloigner. »

Il n'y a rien à inventer. Conserver, ne pas se laisser distraire par ce qui se présente, attention à ne pas faire craqueler les frontières trop fines entre un passé toujours trop éloigné et un présent troublant.

L. parle juste de sa traduction, rien d'autre.

Dans son chemisier à carreaux, elle n'en a pas fini de se tenir droite, de bomber les pointes de sa fine poitrine, de fixer pleine d'attente une parole qui l'aiderait à prendre une décision.

« Détruire n'a rien d'intense ni de beau », ânonne Antoine alors que, de manière imprévisible, L., sur le point de se lever, a tiré sur les plis de son pantalon.

Tôt ou tard, les oiseaux, après avoir été transportés dans l'agitation atmosphérique, retournent au sol.

« Tu sais, je n'ai rien d'une fille exceptionnelle », murmure-t-elle en glissant au bord du canapé, hésitant toujours à donner une ultime pression pour se redresser.

Dans un mouvement mimétique, Antoine échappe à sa position assise : c'est lui qui finalement, pour devancer ou retenir L. vers une improbable chute, se dresse devant la table, ramasse le plateau à thé et les gâteaux presque inentamés.

« On s'appelle? demande Antoine. Il y a des points que nous ne pouvons retravailler qu'ensemble. »

La carte d'Oxford leur fait face; seul objet visible sur la tenture, le feuillage sur les colonnes du College décline tous les gris-verts, des plus éteints aux plus électriques.

Antoine a retrouvé son agilité, son ton expérimenté. Il délivre les secrets de sa recette de gâteaux aux noix et aux dattes, brandit un poème de Yeats pour en commenter les choix du traducteur, abat une tonne d'informations et de comparaisons audacieuses. Il est sûr qu'ils vont se retrouver, L. et lui. Il a confiance : quelqu'un se préoccupe de son texte, va s'y cramponner, s'y abandonner avec conviction. Cette fille n'est pas faite de marbre, son mutisme n'est qu'apparence. Il décide que le bloc de marbre est un bloc de douleur; il semble qu'il fasse une croix sur son petit dégoût pour la douleur des autres.

Elle a repris carnets, feuilles volantes et notes scotchées.

Dans le couloir sombre, elle attend que la porte s'ouvre. Elle tend une main très douce vers Antoine. Ne s'embrassaient-ils pas autrefois? Antoine se frotte la joue, interloqué. La sacoche en bandoulière, elle étreint celle-ci avec souplesse contre son ventre, en pianotant avec deux doigts sur les boutons de métal. Antoine répète :

« Il va falloir avancer. Nous retrouver le plus tôt possible.

– Oui », dit-elle préoccupée par une pensée qui peut-être ne concerne pas Antoine, ni ce qu'il vient d'exprimer.

Et puis, comme elle ne se décide pas à disparaître vers l'escalier, Antoine s'efforce à un sourire cordial et referme la porte.

Le salon a changé. Les murs même ont gagné en volume. Son appartement est un vrai petit paradis. La pièce, convient-il, peut être encore plus belle, plus nette, habitée autrement. Martin vient déjeuner demain. Voilà quelques semaines qu'ils ne se sont pas vus, à peine parlé au téléphone. Par les rideaux qu'il soulève, Antoine s'arrache à ses humeurs et rêve de voir à la place du grand boulevard en bas de chez lui, de vieilles bâtisses à volets verts ou vermillon, quelques bateaux de plaisance et une bonne terrasse où il emmènerait Martin après déjeuner. Dans ses nerfs circule une interminable chaleur alors qu'il se sent, croit-il, tout à fait capable d'afficher un détachement total pour tout ce qui concerne les agacements du quotidien. C'est la même excitation qui le gouverne lorsqu'il tient une idée pour extravagante et qu'il entrevoit, dans la durée, par où passer pour la capturer et la charger de nouveaux faits désopilants. Par cette chaleur, il se sent un corps tout rond au cœur de noyaux cellulaires mouvants.

Une colline sous l'orage a surgi dans son esprit. Il se souvient du bruit d'un moteur perdu dans l'espace nocturne, de la porte d'un chalet entrebâillée qu'il ouvre sur le rougeolement des phares, tout là-haut dans le lointain. Peut-être que la Simca de son père ne s'était pas éloignée à l'intérieur des collines mais plutôt dans les lacets d'une grande montagne. Il ne voit pas si, dans la masse du paysage, les feux de croisement réapparaissent dans la nuit une ou plusieurs fois.

« Mais putain ! Les enfants aux yeux fatigués veulent vivre ! » dit Antoine tout haut sans savoir véritablement à qui il adresse cette invective.

Il se souvient de sacs de couchage qui s'étalaient dans les chambres du chalet. De nombreux amis étaient toujours invités. On partait skier. Dans les hauteurs vertigineuses, la neige épaisse sculptait de gros duvets qu'aucun vent n'avait balayés depuis plusieurs semaines. La nuit tombait vite, et le jour s'élevait avec une grâce infinie : un reflet de lumière magique sur le toit du chalet, qu'on quittait après avoir chaussé les skis. Autour de la table s'asseyaient les mêmes têtes, gaies, vigoureuses, tolérantes, huit ou neuf hommes et femmes, tous amis des parents, installaient leurs jambes sous la table de sapin qui fleurait bon la sciure. Et puis ils partaient de nouveau ensemble dans la nature et formaient alors un long serpent au cœur des chemins busqués de la vallée. Le père et la mère en étaient les appuis, comme les boggies s'articulent par pivot au chariot qui permettra au train de prendre favorablement les courbes. Les adultes se soudaient, n'en laissaient jamais un longtemps arrêté au bord d'un précipice ou faiblir dans la neige si moelleuse. Seuls Antoine et ses frères suivaient parfois de loin l'équipée. Quand ils se rapprochaient des hommes et femmes rieurs, taquins, enjôleurs, Antoine, sentant la vacuité d'être un autre parmi les autres, adressait à son père une brève histoire qu'il avait mûrie pendant que lui et ses frères s'exerçaient à ne pas quitter des yeux le parcours du robuste et increvable serpent : « En dessous du train le plus haut du monde, on voit, pris dans la glace, le léopard des Neiges, l'antilope du Tibet et l'âne sauvage », disait-il, par exemple, à l'attention du père qui, presque

toujours, esquissait un sourire enchanté mais qui aussitôt marquait une distance comme s'il attendait de son fils qu'il recommence à l'étonner plus vigoureusement encore.

« C'était un faux jeton, ce père », murmure Antoine, poussant la table basse contre un mur, déposant une pile de magazines dessus, se rappelant que son ami Martin apprécie les pièces où l'on peut circuler facilement.

Antoine tend jusqu'au moindre pli la housse revêtant le divan, s'assoit en face sur une chaise et se représente Martin en train de lui parler : il en tire provisoirement une joie réelle. La solitude de Martin ne l'effraie plus. Les mêmes thèmes, les mêmes capacités d'évasion les occupent ou les préoccupent depuis tant d'années. Sans forcer aucune limite, ils peuvent discuter de tout et de rien, dans l'ordre inintelligible et dense des conversations amicales.

Devant son fantôme, Antoine multiplie les gestes superflus ou beaucoup trop explicatifs qui le laissent pantois, lissant d'une main calleuse son bouc aussi blond tendre que la chevelure bouclée de L. est d'un noir éclatant.

Martin et L. : trente-quatre ans chacun, deux êtres aux visages lumineux, plus magnétiques que beaux, un avant-goût du bonheur, arrière-goût de la brûlure et de la soudaineté de la séparation qu'Antoine ranime du bout des doigts en caressant un buste imitant l'Ève de Rodin.

Tiens, L. a oublié son carnet sur la table, se dit-il, le posant aussitôt sur un petit meuble dans l'entrée.

Des objets encombrent la pièce. Antoine range dans l'armoire ceux qui peuvent être déplacés aisément, repousse l'image de la montagne brutale et vide qui vient de le ressaisir, s'étonne de sa résistance, de sa terrible exposition

nocturne, de sa fermeté aussi exigeante que la droiture du port de L., tente de corriger cette image qu'il espère sans lendemain.

Des figures sévères, distantes, aux épaules fuyantes : il en connaît de multiples. Quand il sombre dans le sommeil, même en pleine journée, il arrive que ces figures à l'aspect félin se promènent longtemps dans le paysage moite de ses cauchemars. Obligé d'accepter la faconde de ces tyrans, il doit accomplir leur vœu le plus cher : n'avoir de cesse de suivre leur déplacement autoritaire, dans une distance imposée par leur loi, vieillissante mais toujours précise. Un jour, ses figures seront fatiguées, elles ne viendront plus glacer sa vie. Elles désertent sa solitude pour de bon.

Dans le couloir qui mène à sa chambre, il étreint une pile de draps neufs. Entre le départ de L. et l'arrivée de Martin, quelque chose a pris forme. Un rapprochement dans la séparation, se dit-il plaisantant avec lui-même.

Il comprime la pile de draps, la berce, la balance sur le sol. Des draps éparpillés, il en retient un seul pour en faire son lit. L'odeur du propre accentue le fait que tout, dans cette journée, a marqué la fraîcheur d'un changement. Certes il détient un savoir, aussi infime soit-il, que Martin ne possède pas, mais son trouble ne vient pas de là. Certainement pas. Il n'a rien à cacher à Martin. C'est plutôt tout le mystère d'une femme qu'il reste à *traduire*, si on peut dire, qui le submerge d'une décharge bien particulière. D'une femme qu'il a connue maladivement dépendante d'un homme, et qui, cet après-midi, n'a donné comme signe de vie passée rien d'autre qu'une réserve obstinée. Au fond, cette réserve

hypnotise Antoine, sème l'angoisse et force le désir tout comme la frivolité de certaines femmes, parfois, a pu l'égarer le temps d'une soirée.

Il n'ose pas retourner dans le salon, récupérer la traduction de son manuscrit, se mettre au travail. Celui-ci doit être préservé, soigné, oui, mais à deux. Pas de solitude supplémentaire ce soir. Antoine voudrait presque léguer ce texte à L., d'un spectre à une vivante qui se l'approprierait tout à fait : l'attitude est trop emportée pour être sincère.

Cette fille va repartir chez son oncle dans les rues de Boulogne, tentant peut-être de hiérarchiser les moments de leur après-midi. Se met-on à pénétrer, en imagination, les pensées des autres pour mieux les entendre ? Est-ce la bonne manière (l'illusion nous engageant plus loin dans l'aveuglement ou l'hyperesthésie) de les sentir comme en nous-mêmes ? Partir, rester ? L. a hésité sur le seuil. A-t-elle longtemps hésité aussi à quitter l'homme qu'elle adorait ? Une multitude d'attitudes de L. défile dans la mémoire d'Antoine, attitude tantôt immuable, habile, soucieuse, tantôt fermée, butée, indolente, toujours suspendue à un événement, ou à une parole qui ne vient pas la heurter, ni l'étonner.

Et puis, même dans son souvenir, L. a fini par partir.

Lorsqu'une personne part, la Montagne revient.

Sur des périodes parfois très rapprochées, la montagne de son enfance a toujours envahi, contrarié, puis finalement égaré Antoine. C'est dans les plis violents de la montagne,

se dira-t-il un jour, que s'est ordonné, une fois pour toutes, le secret de ceux qui n'ont aucun regret.

Très souvent les garçons rentraient avant les autres au chalet, mettaient un semblant d'ordre dans le salon, empiétaient la vaisselle tout juste rincée, prête à accueillir les amis skieurs qui entraient les uns après les autres au chaud, les joues encore roses. Les rires emplissaient la pièce, tout à coup plus exigüé et un peu oppressante. Dans la nuit on discutait et les rires punctuaient encore certaines envolées. Il arrivait même aux adultes de parler de Dieu, Dieu créait à partir de rien, alors que l'Homme créait en détruisant ce qui avait été créé. Ce n'étaient jamais les parents d'Antoine qui évoquaient le sujet. Le père pratiquait mais ne parlait pas de Dieu. Cela aurait été rassurant que les enfants entendent parler leurs parents du dieu auquel ils croyaient. Prier est toujours plus efficace qu'émettre des hypothèses, et les conversations entre amis devaient leur sembler bien inutiles. À dire vrai, le père ne se mêlait pas aux conversations ; le seul sujet auquel on l'entendait parfois participer touchait à la politique : un terrain où son tempérament sanguin opérait et déjouait un à un les pièges qu'un ou deux amis querelleurs lui tendaient. Simplement, plus les soirs se multipliaient, plus sa voix s'évanouissait.

Un matin, les amis quittèrent la maison de neige. Leurs skis étaient toujours entreposés dans la resserre du jardin. Pendant le déjeuner, leurs couverts restèrent empilés sur un des angles de la toile cirée.

Un jeune homme et une jeune femme n'avaient pas rejoint le groupe de ceux qui s'en étaient allés. Ils demeurèrent les seuls et derniers invités des parents au chalet.

La montagne s'éloigne, la matière sombre aussi. Des pics neigeux naissent d'une pluie apaisante, ça glisse droit au creux de l'oreille, c'est frais, régulier, clair. Du pic le plus haut au pied de la montagne, l'élargissement est si grand, si blanc que toute peur a disparu. Existe-t-il un adulte qui serait capable de sortir du chalet et de fixer Antoine du regard? Sur le point de s'échapper sans raison de la maison, brutalement, et de rejoindre le sentier qui mène à la montagne? Antoine ne peut dormir. Il s'évertue à confondre ces pics neigeux à sa journée de demain quand Martin viendra déjeuner chez lui.

Des éclairs fusent dans la chambre. Antoine ne les perçoit qu'à peine. Ses paupières se ferment.

Une nuit sépare de nouveau ceux qui se sont aimés.

Dans son costume gris souris et ses chaussures assorties, Martin est entré dans l'appartement. Depuis qu'il travaille dans un grand groupe international de conseil, qu'il est tout le temps joignable sur son portable ou par mail, Martin ne porte plus ni jean ni Pataugas. « La plongée dans le travail est une promesse solide de bonheur », assure sa direction. En visite chez des amis il continue à porter les mêmes couleurs, la même veste sans plis, loin des tissus moulants qu'il portait autrefois avec une élégance et une langueur déconcertantes.

Antoine et Martin s'entretiennent sur les subtiles opérations que son directeur a mises en place, sur le militarisme ambiant de la boîte. Martin considère que l'inflexibilité n'est pas autant un piège que le sont les décisions intempestives

de son directeur, laissant les employés dans des zones d'incertitude et de dépossession radicales.

La robustesse de Martin est marquée par un cou musclé, et si on y prête attention, le nez aussi est vigoureux comme le museau d'un petit panda, contrastant avec le reste du visage, délicat, presque féminin.

Il dit qu'il a appris à avoir des dents d'acier pour affûter ses moyens de défense : à cet exercice, il a pris goût, pense Antoine. En toute conscience, il s'est identifié à son agresseur, imite les tics de son directeur, devient volontariste quand il le faut, bête à laine à d'autres occasions : se forcer au ressentiment l'égayerait presque s'il était certain que son chef n'en soit pas surexcité.

« Les répétitions me manquent », dit-il, touchant avec parcimonie au melon enrobé de jambon cru : il avale la nourriture comme s'il s'adonnait à un entraînement physique. Ce n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est de l'entendre évoquer la musique. Il a racheté une viole, plus petite, « saisissable ». Il se réveille souvent avant cinq heures, l'aube caoutchouteuse assainit tout désir de préciosité et de sophistication. Il prend son archet, égrène quelques notes, sifflote surtout des airs de jazz, évite les rubato, chuinte quelques cris, de petits cris monocordes et criards, glapissements de renard, ses préférés, qu'il imite impeccablement, la mandibule crispée. Toujours sur le point de rompre sa vigilance et de sombrer dans sa nuit interrompue, Martin, une heure chaque matin, se tient face à sa porte-fenêtre aux petites incrustations de vitrail rouge. Il n'ouvre jamais la porte-fenêtre : le chant des oiseaux l'exaspère, et puis le ciel va être encore d'un bleu chaud et aveuglant ce matin.

Quand il évoque son heure musicale, alors que le soleil court sur ses jambes d'athlète, que mastication et déglutition continuent à lui être un calvaire, Martin a le buste penché en avant, le regard transporté haut, là où les obstacles ont de la peine à résister. Les épaules se relâchent. En folles avancées, des ombres s'étirent du bois de la bibliothèque à la frange de la nappe : elles font un bruit saugrenu comme si elles sortaient d'un instrument à caisse de résonance bombée. Lorsque Martin étudiait à Philadelphie, ses camarades américains évitaient le seul arbre de la cour de l'université, car voir l'ombre même du mancenillier aurait suffi, disait la légende, à vous tuer sur place.

« De toute façon ce qu'en Amérique j'ai noté en contrepoint sur le papier à musique, je serais bien incapable de le réinventer. »

Pour Martin, c'était toujours mieux *avant*, plus fort, plus puissant. Dans le passé, il y avait toujours un avenir prêt à envoûter, une chaleur diffuse à l'image de ces enfants qui n'en finissent pas de rire dans la tiédeur des soirs d'été.

Martin a troqué l'étude ardue et exaltante du concertiste pour une paire de chaussures vernies et une veste grise, quelques borborygmes animaliers au petit matin, retranché dans un monde béat, coupé de la perspective d'interpréter une œuvre commune avec d'autres instrumentistes.

« Hier au Louvre, dit Antoine, je suis tombé sur l'esclave rebelle de Michel-Ange. Autrefois cette statue me faisait penser à toi.

– Et aujourd'hui, à qui penses-tu que je ressemble ? »

Antoine amorce un rire. « À personne d'autre qu'à toi », répond-il, assez peu à l'aise d'utiliser une tonalité affectueuse

si appuyée, installant dans la foulée la table basse au centre du salon.

Une part de lui-même est troublée, une bouffée d'aromates entêtants traverse la pièce.

Martin s'est assis sur le divan.

Dehors les fenêtres voisines brillent parmi les glycines.

« J'ai lu une traduction du siècle dernier complètement erronée des poèmes de Michel-Ange, dit Antoine. Par exemple, pour traduire : "Je suis prisonnier d'un cavalier armé", il a été écrit : "Je suis prisonnier d'un cœur armé de vertu." »

– Il n'a pas toujours été bon d'être un homme et d'en désirer un autre », dit Martin, avec une délicatesse proche d'une sublime indifférence.

Le salon fait office de terrasse. Tout engourdi sur le divan, Martin n'a aucune envie de sortir. Antoine laisse s'évanouir l'aparté sur la traduction de Michel-Ange avec regret : ce qui pourrait être dit sur toutes les traductions du monde reviendrait maintenant à s'appliquer à la sienne, à sa parodie des *Hauts de Hurlevent*. Un sentiment de vide le maintient en état d'éveil, une béance encore impossible à évaluer et à délimiter.

« Détrompe-toi, lance soudain Martin. Tu as toujours pensé que je pouvais avoir quelque chose d'un esclave ou d'un révolté. Tu me l'as même dit. Mais si tu savais comme la révolte est infime au regard de la tristesse. »

Imaginer ce que veut Martin : que tout soit perdu dans le lointain ; inaccessible, quasi transparent ; remplir le trou central, le trou formé de toute pièce par la tentation de l'oubli ; être un guerrier, pas un esclave rebelle !

– J’ai appris que j’étais prêt à perdre beaucoup plus encore, poursuit-il, si quelqu’un me mettait en danger. Je mène une vie normale depuis quatre ans. Je n’ai eu ni à me rebeller, ni à me plaindre.

Il prend une gorgée de thé, machinalement. S’il avait bu dans une tasse visqueuse, il l’aurait tenue sans doute avec la même moue rebutée. Les ombres avancent sur le tapis, certaines stagnent, fixées par les meubles les plus opulents du salon : ces ombres-là ont beau être noires, elles ne sont pas menaçantes. Elles sont même des repères pour resserrer la conversation dans l’intimité.

Antoine avait l’intention, en sortant son plateau, de déguster le gâteau aux noix et aux dattes, mais les petits morceaux marron ont été laissés au passage sur le tabouret de l’entrée, et abandonnés. Depuis quelques minutes, ses réactions plus lentes marquent une volonté de réfléchir : adopter une attitude de retrait est assez souvent un bon moyen de se fortifier, « une attitude de trouillard », a-t-il pu penser parfois. Mais cette fois-ci, rien dans ses gestes larges n’indique la peur. Ce qu’il a fait, il l’a fait dans la précipitation. Il a appelé L. dans l’urgence, doit-il se dire, en vue d’une publication fixée à la fin du mois. Or il ne connaissait pas d’autres traducteurs, il ne connaissait qu’L.

Il éprouve de nouveau cette sensation d’herbes chaudes l’émoussillant jusqu’à la taille, toujours incapable de savoir si ce contact lui est agréable ou nauséux. Son entrain naturel voudrait reprendre le dessus, s’attaquer à divers sujets : lettres de Londres de Verlaine (un moyen d’évoquer Oxford avec Martin), beauté des traductions des poèmes de Yeats. Voilà au moins deux sujets plus commodes que celui des

amitiés de longue date, plus nécessaires que la nourriture que Martin a laissé s'étager au bord de son assiette au prix d'un grand malaise et de plusieurs excuses.

Un dernier rayon de soleil zèbre le pantalon de Martin, du même gris bleuâtre que la fourrure d'une renarde polaire que le père d'Antoine avait chassée lors d'un séjour en Amérique du Nord. M'entraînant, dit Antoine, dans sa folie meurtrière avec mes deux plus jeunes frères, laissant au bout du compte la bête dans la forêt, affolé que ses petits en horde viennent chercher leur mère jusque dans notre refuge.

Antoine est surpris d'évoquer une telle anecdote vieille de plus de vingt ans, moins attrayante que tous les sujets qu'il trouvait impératif d'évoquer et qui lui échappent : Angleterre et traduction ne sont plus que de douces nuées si mal réparties qu'elles en deviennent des filaments dispersés.

Ils se sont enracinés. Martin le tient prisonnier dans ce salon où la pénombre s'est approchée comme une seconde peau de leurs corps ; sous leurs pieds, les ombres pèsent. Antoine allume une lampe. Le costume de Martin vire au froid, l'acier du gris-bleu devient si agressif qu'Antoine ne s'assied pas : soudain il propose une séance de cinéma. À trois stations d'ici seulement se joue l'intégrale des films de Chaplin.

On a sonné.

Deux petits coups secs presque craintifs oscillent dans les pièces de l'appartement.

De la sueur glacée passe dans le cou d'Antoine. Il attrape le carnet oublié par L.

Une forte femme en robe à motifs étoilés lui apporte le courrier qu'elle a oublié de lui remettre ce matin.

« Vous allez bien? dit-elle, interloquée par l'attitude de ce garçon au calme d'habitude si souriant et qui, là, affiche un visage blafard. Vous allez bien? »

Un monde sonore crisse côté rue où une fenêtre est entrebâillée.

Antoine est revenu au salon, pas le temps de se refaire une tête, le sourire appuyé laisse deux petites pattes d'oie à la commissure des lèvres.

« Tu attendais quelqu'un? demande Martin, étonné par l'état de panique d'Antoine.

– J'attends que tu sois prêt à sortir », répond Antoine après un temps de confusion, couvrant le carnet oublié par L. sous une pile de linge repassé.

32

Le boulevard parfumé de fleurs de lilas grouille de touristes en bras de chemise, mêmes bouches luisantes, même fièvre tenace, même humidité étouffante sur les corps.

« On y va à pied », conclut Antoine, dépassant la station de métro La Motte-Piquet.

C'est d'abord Antoine qui entraîne Martin, foulant les rues de Paris comme s'il courait à travers champs, n'ayant plus rien de commun avec l'être égaré du vestibule redoutant l'apparition imprévisible qui aurait pu lui être fatale; puis Martin le dépasse, les jambes engourdies jusqu'à l'os, s'efforçant à un jogging qui les entraîne rue Blomet où Martin ralentit sa course, s'enfonçant dans une arrière-cour où la chaleur et la moiteur sont plus supportables, où il reconnaît tout : les filaments bleus et noirs coulant comme de la peinture fraîche en haut du porche, la gloriète qui lui avait tant

plu il y a de ça huit ans, et le parterre de buis défraîchi, maintenant à l'abandon.

« Viens, le presse-t-il, juste une minute, suis-moi. »

En haut des escaliers, au premier étage, une porte, sans poignée, est entrouverte. Une grande pièce vide apparaît : tapisseries des murs déchirées, humectées de tracés tentaculaires, dégradés de gris et dorures moisies. Dans les années cinquante, cette pièce accueillait des femmes et leurs bébés. Une maternité clandestine pour réprouvées. Des cris, des éclats de rires ou de larmes, grouillements de bienfaitrices, avidité de celles qui recevaient, dont l'instinct vital avait été malmené.

« Impensable que nous ayons voulu habiter ce lieu.

– Pourquoi? rétorque Antoine un peu agité.

– Parce que L. ne voulait pas avoir d'enfant et que cet endroit n'a plus rien de joyeux.

– Il l'était?

– Le lieu, certainement pas. Mais nous, oui. Ensemble, tout nous réussissait. »

Le rire d'Antoine résonne. Il vient de lire, écrit en minuscule dans un angle de la pièce : « Personne n'a jamais gagné de force en maternités successives. »

« Nous allons rater notre séance.

– Tu ne veux pas rester un peu? » insiste Martin, d'une pâleur étrange comme s'il n'arrivait pas à respirer normalement, aussi blanc et craintif que le corps d'un petit garçon comme il devait y en avoir eu tant ici.

Martin est méconnaissable.

Les forces d'Antoine redoublent.

« Allons voir quelque chose qui nous apaise. Cet endroit n'a plus rien de semblable avec ce que j'imaginai.

– J'ai envie de dormir d'un bloc », finit par dire Martin.

Puis il ajoute : « La pire des choses, c'est d'être expulsé hors de son histoire. »

C'est dit avec une telle douceur qu'Antoine se met à sourire par petites touches, décidé à traverser la frontière de la maternité coûte que coûte. Martin, aujourd'hui, le désoriente, causes et conséquences impossibles à démêler. Il s'est toujours exercé à compliquer les choses, à enfoncer les heures du passé comme s'il plongeait la tête d'un étranger dans un marécage à la boue grasse et glaireuse, marécage qui finira, croit Antoine, par le tuer.

34

Ils quittent l'ancienne maternité. Le porche barbouillé d'humidité bleu et noir n'est plus qu'une mauvaise étape, la suivante étant l'exotique et vieillissant cinéma de quartier en forme de temple dans lequel Antoine a pris l'habitude de s'enfermer, justement parce que l'endroit respire l'insouciance et l'insolite.

On passe *Les Lumières de la ville*.

Pendant la projection, Martin rit aux éclats. D'habitude Antoine rit haut et fort, mais peut-être parce qu'il a vu le film récemment et qu'il connaît dans ses moindres détails les gestes d'un Charlot chômeur que son amie aveugle prend pour un milliardaire, cette fois il a simplement le loisir d'être surpris par les réactions spontanées, presque enfantines de Martin. À la fin du film, la jeune femme dit : « Oui, je vois clair maintenant. » Martin a frissonné quand, juste avant qu'elle reconnaisse l'homme qu'elle aime, elle a longuement caressé sa main pour remonter le long de sa

manche jusqu'au bord du col de sa chemise, les doigts hébétés de désir.

Ils sortent de la salle de cinéma. Ils marchent côte à côte ; la plupart du temps, leurs coudes s'effleurent. Les pas de Martin commencent à zigzaguer à intervalles réguliers, emportés par une désinvolture de jeune mâle de plus en plus puissant. Antoine est obligé d'accélérer, relevant les manches de son sweat humide de sueur.

Il est minuit passé. Ils descendent dans la première bouche de métro, Antoine court toujours après Martin, il n'en revient pas de devoir courir après son ami et d'être à ce point essoufflé qu'il est forcé de se cramponner à quelqu'un. À l'intérieur du métro, ça sent la rose et d'autres parfums frais, comme s'il y avait des ventilateurs cachés derrière les couloirs interminables. Ils se séparent et prennent chacun la direction opposée à l'autre, sur la même ligne.

Face à face, séparés par le passage des rails, ils attendent leur train, souriant dans le vide.

Au loin, le bruit d'une rame se rapproche.

Antoine avance vers le bord du quai.

« J'ai revu L. ! »

C'est ce qu'il crie avant que le corps et la bouche de Martin ne soient striés par une série de vitres, de portes et de gros néons mouchetés.

Martin fait des gestes, de larges gestes à la fois pesants et impatients.

La rame quitte le quai.

Le regard de Martin s'embrume.

Finalement Antoine n'est pas entré pas dans le wagon.

Martin secoue la tête : « Ce n'est pas possible. Tu ne peux pas dire les choses comme ça et partir. Ce n'est pas possible ! » hurle-t-il tétanisé.

Ils remontent à la surface.

« Elle n'a pas changé. Elle est la même, toujours sur son quant-à-soi, dit Antoine.

– Après qu'elle m'a quitté, tout est devenu lourd et secret. Seul un ami pouvait empêcher quelqu'un d'ouvrir la porte sur mon histoire.

36

– Je sais et ça ne change rien. Je l'ai appelée sans penser que tu souffrirais autant. J'ai fait cela égoïstement. »

Blanc

« Je n'arrive pas à l'imaginer. Tu m'assures qu'elle est la même, et je n'arrive pourtant pas à imaginer L., sa timidité, la douceur câline de ses gestes, la même, respirant l'air de cette ville qu'elle disait vouloir fuir si un jour on se séparait.

– C'est une relation ponctuelle, professionnelle. La plupart du temps nous ne nous voyons pas. Quelques contacts téléphoniques, c'est tout.

– C'est drôle... Depuis plusieurs jours j'avais besoin d'avoir des nouvelles d'elle. Pas de savoir si elle va bien ou mal, je n'ai pas envie de savoir ça, juste deux ou trois nouvelles concrètes d'elle, si elle a toujours le même travail, où elle voyage, ses activités... Rien de profond, juste des repères.

– Un rapport d'activité, en sorte. »

Grand silence. Blanc

« Pourvu qu'elle ne revienne pas davantage, dit Martin. Dans la ville j'ai encore peur de tomber sur elle. Qu'elle ne dise rien, qu'elle n'émette aucun souhait.

– Je comprends maintenant ce que tu me disais quand tu parlais d'elle : cette impression d'être happé par son propre engourdissement. »

Blancs

« Tu as déjà vécu avec quelqu'un ?

– Non.

– Je ne t'ai jamais posé cette question. Même quand je vivais avec L., j'ai voulu t'interroger, et je n'ai pas osé. »

Rire nerveux

« Pas d'amour qui t'aurait rendu triste ?

– Des occasions manquées. Parfois le sentiment d'un grand gâchis. Non, je n'ai jamais eu à compter sur quelqu'un. J'ai des amies, V., K., qui ont été quittées. Ça a été très dur pour elles aussi.

– Tu parles toujours des autres.

– Je parle de ce que je connais. »

Blanc prolongé

« Tu as espéré mes retrouvailles avec L. ?

– Oui.

– Tu voulais voir où nous en étions ? Où en était le souvenir qu'elle avait de moi ?

– Oui, sans doute. Je me suis dit qu'elle finirait par se confier.

– Depuis toujours tu guettes le retour des amours perdues, Antoine. Tu as espéré mes retrouvailles avec L.

– Tu me charges d’une douleur qui ne me concerne pas.
– Tu pouvais protéger ou anéantir mes efforts à oublier cette fille.

– Probablement que j’appartiens à cette sorte de gens qui ne savent jamais de quoi ils auraient dû être capables pour ne pas blesser. J’ai voulu revoir cette fille. J’ai voulu revoir ton amour fou. Je n’ai pas espacé nos appels. Non. J’ai pensé qu’elle avait accepté de travailler avec moi, ton ami, parce qu’elle voulait vérifier quelque chose ou revivre une émotion, une inquiétude, un doute qu’elle avait eu au moment où elle t’avait quitté. J’ai espéré chaque fois qu’elle exprimerait un regret. Et ce regret n’est pas venu.

– Il y a des gens qui choisissent et ne regrettent rien, Antoine.

– Il y en a aussi qui ne regrettent rien et qui n’ont pas eu le choix de ne rien regretter. »

Blanc qui semble sans fin

« Le film t’a plu ? »

Derniers blancs

« Tu n’es pas obligé de me répondre », conclut Antoine alors que la nuit vient d’être privée d’air et que la lumière ruisselante d’une réclame coule dans ses yeux comme des larmes.

Le lendemain, Martin partit à l’étranger pour son travail. Si Antoine l’appelait, il lui enverrait une carte postale. À chaque appel, s’était dit Martin, je trouverais une carte sur laquelle on n’écrit rien mais qui maintient le lien.

Antoine appela et pourtant son ami de toujours manqua
toujours d'écrire la première carte.

Pour la première fois, il espéra que la montagne soit tout
entière à lui afin qu'il puisse se dresser devant elle et en bou-
leverser la grandeur nocturne.

Se dresser face à elle.

Surtout ne pas la voir un jour couchée par terre.